



## **LA CREATIVITE DE LA TRADUCTION LITERAIRE PROBLEMATIQUE DE L'APPROPRIATION**

**DR. ZINAI DJAMEL EDDINE  
INSTITUT DE TRADUCTION  
UNIVERSITE D'ORAN1- AHMED BEN BELLA**

Dans la deuxième moitié du vingtième siècle, les études sur la traduction sont devenues un cours important dans l'enseignement des langues et études dans les collèges et universités. Ceci a ajouté à sa valeur et a provoqué l'élaboration de plusieurs méthodes et modèles de traduction. A titre d'exemple, nous pouvons citer le modèle de la Grammaire Traditionnelle de Port Royal (France) qui favorisait les études et analyses de règles grammaticales et des structures des langues étrangères dans le but non seulement de l'apprentissage des langues mais aussi dans un but de traduire d'une langue vers une autre à partir de ce modèle.

L'aspect culturel dans la traduction s'est également développé à cette période. Le Traducteur devait non seulement veiller au procédé du mot-à-mot mais aussi à la compréhension des différences formes de pensées dans différences langues et société. Cette approche a été influencée par la fameuse hypothèse de Sapir et Whorf sur le Langage et la Pensée et selon laquelle nous ne concevons la réalité qu'à travers notre langue qui façonne notre pensée et que chaque langue découpe la réalité en fonction de sa nature. La langue est ainsi comparée à du tissu que l'on découpe différemment selon notre environnement et c'est ce qui explique les différences de civilisations et de cultures à travers le monde et qui sont exprimées grâce à la langue. Cette perspective a donné naissance à l'approche ethnographique et sémantique et à l'approche de l'équivalence dynamique.

Un autre modèle qui apparaît à cette période est le modèle de traduction basé sur le texte. Selon ce modèle, le traducteur se concentre sur des textes plutôt que sur

des mots ou des phrases dans le procédé de traduction. Ce modèle inclut une variété de sous-modèles : le modèle interprétatif, le modèle linguistique des textes et des modèles d'évaluations de la qualité de traduction. Ces derniers qui nous fournissent à leur tour beaucoup des modèles tels que ceux de Riess, de Wilss, de Koller, de Chambre, de Nord et de Hulst entre autres.

La deuxième moitié du vingtième siècle est également caractérisée par l'approche dite pragmatique et systématique à l'étude de la traduction. Les écritures et les figures les plus célèbres qui caractérisent les années 20 sont ceux de Jean-Paul Vinay et de Darbelnet qui ont travaillé sur des études comparatives stylistiques du Français et de l'Anglais (1958). Ces études ont été marquées par des publications telles que celles d'Alfred Malblanc (1963), de George Mounin (1963), de John C. Catford (1965) et d'Eugene Nida (1964) qui ont été influencés d'une façon ou d'une autre par les travaux de Noam Chomsky sur la Grammaire Générative (plus particulièrement dans Structures Syntaxiques (1957) et Aspects de la Théorie de la Syntaxe (1965).

De nos jours, la recherche en Traduction commence à prendre une autre tournure plus automatique. L'avènement de la linguistique informatique, les développements technologiques en communication, les supports numériques, les TICE (nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication), et l'Internet en particulier ont augmenté des échanges culturels entre les peuples et à travers le Monde. Ceci a mené les traducteurs à rechercher des manières de faire face à ces changements et de rechercher des techniques plus pratiques qui leur permettraient de traduire plus rapidement en évitant les dictionnaires papier et en faisant appel aux dictionnaires électroniques en ligne. La nécessité d'entrer dans le monde de la traduction cinématographique s'est également faite sentir vers la fin du vingtième siècle. Elle a donné naissance à la traduction audiovisuelle que nous connaissons de nos jours.

La dernière technique, également appelée la traduction d'écran, est concernée par la traduction de toutes sortes de programmes télévisuels, y compris les films, les séries télévisées et documentaires. Ce champ est basé sur des ordinateurs et des

programmes de logiciel de traduction. En fait, la traduction audiovisuelle a marqué par sa présence une ère nouvelle dans le domaine de la traduction.

En résumé, la traduction a une histoire très riche et variée en Occident. Depuis sa naissance, la traduction était le sujet de plusieurs travaux de recherche, de publications, de divergences et même de conflits non seulement entre dogmatisme religieux et objectivité scientifique, mais même entre théoriciens et praticiens de la traduction. Chacun percevait l'activité traduisante à sa façon et selon le modèle linguistique qu'il jugeait le plus adéquat (le plus approprié) pour une traduction de qualité.

J.R. Ladmiral (1979) considère qu'à toute théorie de la traduction se pose un problème d'ordre philosophique: celui du même et de l'autre. Il explique que le texte n'est pas le même que celui de l'original mais il n'est pas non plus tout à fait un autre. C'est de là que surgit le problème du concept de fidélité, à savoir: être fidèle à la lettre ou à l'esprit.

Henry Meschonnic (1973) postule à partir d'une démarche «translinguistique» , qu' il est nécessaire de poser les bases d'une théorie de la traduction des textes. Selon cet auteur, traduire tout comme écrire, relève de la « translinguistique » , car en rapport avec la langue, l'idéologie, l'Histoire, la psychologie (l'inconscient), etc.

Meschonnic (1973 : 37) écrit :

« De Cicéron et Saint-Jérôme jusqu'à nos jours , le problème de savoir quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis du traducteur est demeuré une naïveté ou un mensonge philosophique . il postule une planté sémantique mot/ sens et s'interroge ensuite sur la meilleure façon d'exploiter l'espace qui les sépare » .

La TIT pose une dichotomie franche entre le mot (la langue) et le sens que prend ce dernier une fois contextualisé (dans un texte ou un discours). La langue est

sujette à une grande virtualité, le sens ne l'est pas. Il est plus concret. C'est pourquoi il dépasse les mots pour désigner des espaces extralinguistique précis. Le sens qu'acquiert un mot dans une situation de parole n'a pas toutes les significations potentielles qu'il possède dans une langue. Son sens devient alors plus étroits et plus complet. Il se construit, il n'est jamais donné de prime a bord , car il dépend de plusieurs facteurs dans sa constitution (contexte, situation extra linguistique, etc.). Il convient dans ce cas de rappeler que la face verbale d'un énoncé n'est jamais réellement explicite car une partie de son sens est fonctionnelle et elle dépend de la situation et de l'apport cognitif.

Il suffit de voir qu'il y a plusieurs possibilités de désigner la réalité extralinguistique pour se convaincre que l'on ne peut être réellement fidèle. Il ne faudrait pas alors perdre son temps à vouloir chercher inutilement des correspondance en langue, vu que tous les mots sont en réalité intraduisibles et qu'il faudrait les intégrer obligatoirement dans un contexte. Traduire veut dire alors chercher le sens véhiculé dans un texte, et c'est là le rôle du traducteur : tantôt récepteur tantôt émetteur. Il intervient de façon directe sur le texte en y projetant sa personnalité, en faisant intervenir dans son approche et dans son analyse, son propre contexte culturel, sa propre vision du monde, son éthique etc. pour interpréter le sens. Il est tout aussi vrai que la langue, le contexte et la situation pour ne citer que ceux-la lui permettent de découvrir le sens, qui souvent pose des problèmes d'instabilité. D'est à cet égard que Paul Valéry (1936 : 72) écrit :

« Il n'y a pas de vrai sens d'un texte, pas d'autorité de l'auteur quoi qu'il ait voulu dire, il à écrit ce qu'il a écrit; une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens. ».

Pour lui, l'instabilité du sens c'est d'assigner à un même objet verbal des sens différents, voire contradictoires, et il pense que cette instabilité est plus que présente, plausible surtout dans les écrit poétiques, dans le discours philosophique, dans les textes religieux, etc.

C'est en réalité la rencontre d'un vouloir dire et d'un vouloir faire qui font le sens que le locuteur veille à transmettre. Un sens est contenu dans une grande partie dans l'implication qui caractérise le discours quel qu'il soit, car le texte, comme le soutient Paul Valéry et d'autres, n'est qu'un tissu de non-dits. Il peut être à caractère littéraire (visée esthétique) où l'auteur suppose au moment de la rédaction un savoir partagé de son lecteur, ou il peut procéder à une économie du langage ou bien il utilise un langage détaillé non nécessaire à la compréhension du dit.

Eco (1985) classe les textes en deux catégories selon leur degré d'ouverture ou de fermeture. Ainsi, est fermé tout écrit univoque dont le dispositif prévu par l'auteur n'autorise qu'une seule interprétation tel qu'un mode d'emploi, une recette culinaire, une prescription médicale, etc. Il fait remarquer qu'à ce niveau le degré de l'instabilité du sens est minime, voire nul. Par contre est ouvert tout texte plurivoque, prêtant à des lectures plurielles. L'exemple qu'il cite par excellence est celui du domaine romanesque.

C'est en fait cette approche du contact qu'a le lecteur avec le texte qui peut produire le sens. Cela suppose une intervention active, nécessaire et productive du lecteur car le texte, comme le souligne Eco (1985), est un mécanisme paresseux, et c'est ce fait là qui est à l'origine de l'instabilité du sens.

L'intervention du lecteur peut s'avérer périlleuse car destructrice du sens original si ce dernier prend toutes les libertés en traduisant le texte car l'effet des charges émotionnelles, à savoir l'identité du lecteur, son vécu, son idéologie, ses carences psychologiques, sa propre philosophie existentielle, etc. peut influencer de manière très négative l'acte traduisant et par voie de fait le sens ainsi que la structure du texte dans sa forme et dans son fond.

Effectivement, si en interprétant le texte le lecteur laisse de côté le dit de l'auteur et va supposer son intention en posant des hypothèses sur ce qu'il suppose comme implicite et tacite comme c'est le cas dans les débats politiques où la

projection idéologique de l'interprétant est plus que manifeste, on aura une traduction non seulement des plus mauvaises mais surtout on sera en présence d'une dérive totale et par conséquent d'une destruction pure et simple du texte original.

Pour éviter que cela ne se produise, le traducteur doit s'effacer devant le texte à traduire. Il doit mettre de côté son identité, sa subjectivité, son affectivité, ses appartenances tant sociales, économiques que culturelles. C'est alors qu'il sera en position de reformuler ce qu'il a lu en négociant bien sur entre les exigences de l'original et ce qu'offre la langue cible.

En définitive le discours n'explicite comme on l'a vu qu'une partie du sens qu'il laisse à comprendre c'est ce que M. Lederer (1984 : 38) à appelé «Le Principe de la synecdoque».

Pour elle traduire n'est pas opéré au niveau du sémantisme des mots en utilisant des correspondances préétablies entre les langues mais plutôt par la compréhension - la déverbalisation - et la reformulation d'un compris.

Le texte est le produit toujours mouvement, d'une effectuation conjointe de l'auteur et du lecteur. Cela veut dire que le sens est en perpétuel devenir. Il se construit à chaque fois et ou il faut une complicité double et un partage d'information d'une situation donnée entre des interlocuteurs, comme il leur faut présupposer les connaissances de leur interlocuteur. Il en ressort que le sens est élastique et qu'il est le produit d'échange dialogique tout en supposant que de part et d'autre il y a une volonté de construire le sens.

Le but de l'opération traduisante n'est pas de produire un « même » que l'original mais plutôt l'expliquer et de l'extrapoler. Ceci ne veut nullement dire que le but de cette opération est de produire un « autre ».

Nous considérons que les objets réels ne peuvent être identiques qualitativement sans se confondre. Il est vrai qu'en parlant de notion d'identité on pose de facto un

problème philosophique ; celui de l'unique c'est-à-dire être unique au moment ou toutes les thèses soutiennent le particularisme, l'individualité, les caractéristiques etc.

Les Hommes sont au pluriel, les langues le sont aussi. D'ailleurs on parle de typologie des langues, de ramifications, de registres partant des langues et de leurs origines diverses aux différences régionales à l'intérieur d'une même langue.